

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 22 MARS 1884.

No. 14.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 50

Le numéro, 10

Europe, 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 75

Le numéro, 5

Europe, 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 22 MARS 1884.

[INSÉRÉ.]

ROMANCE

Dans les sombres détours des grèves
Où le flot jette son embrun,
Sous l'apre falaise au flanc brun,
Souvent je promène mes rêves.
Là je ne sais quoi d'émouvant
Se mêle à l'air que je respire :
Et je soupire
Avec le vent !

Dans la forêt encor mouillée
Par l'humide brouillard des nuits,
Souvent, pour tromper mes ennuis,
Je m'enfonce dans la feuillée.
Et là, sous ce tremblant réseau,
Tout me ravit et tout m'enchanté :
Et mon cœur chante
Avec l'oiseau !

Je m'arrête aussi, plein d'ivresses,
Près des parterres éclatants,
Où les fleurs, charmes du printemps,
S'ouvrent à ses chaudes caresses.
Et je sens, malgré mes douleurs,
Emoi que je ne puis décrire,
Mon cœur sourit
Avec les fleurs !

O fleurs, guirlandes parfumées,
Oiseaux, bardes du bois mouvant,
Mystérieuse voix du vent
Qui chuchotez sous les ramées,
Souffles, parfums, accents vainqueurs,
Qui caressez l'âme en détresse,
De votre ivresse
Bercez nos cœurs !

LOUIS FRÉCHETTE.

MARS.

La neige croule à flots, mêlée à la bruine ;
La borne du chemin sous ses flocons se perd ;
Et, tordu par le vent, dans la forêt voisine
Le pin géant s'affaisse avec un bruit d'enfer ;

Traqué par les chasseurs qui battent le désert,
Le cerf fuit tout fumant, du sang à la narine ;
Ruisselant de sueur, le grand monstre de fer
Fait d'impuissants efforts au fond de la ravine ;

La nuit, pas un rayon ne luit au firmament,
Et la rafale apporte au veilleur l'aboïement
Du renard qui demande aux échos sa tanière.....

Mais, un matin, l'on voit des reflets d'or sur l'eau....
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,
Verse son miel limpide à l'auguet de bouleau.

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

Si Armand était encore de ce monde, comme il rirait ! Ce serait peut-être la première fois depuis longtemps, et franchement, je lui pardonnerais cet excès de gaieté. Maud, cette Maud qui semait, selon lui, des cailloux dans son chemin rencontre, depuis quelque temps, pas mal de pavés dans le sien. Jusqu'aux amies de cette inoffensive, très inoffensive Pépia qui, à douze cents lieues de distance, trouvent que j'ai le caractère mal fait. De droite et de gauche il en tombe de ces pavés, et pourquoi ? parce que je suis franche et que la franchise déplaît en ce bas monde.

Tout d'abord, je tiens à le dire : femme, j'écris pour les femmes ; si les hommes ne me comprennent pas, je n'y puis rien. Délicatesse, tendresse, politesse et beaucoup d'autres mots encore sont féminins, et je n'ai pas l'intention de réformer le dictionnaire. En ai-je reçu de ces correspondances acerbes, de ces critiques virulentes, de ces appréciations malveillantes ! Ma devise est : Crains Dieu et va ton chemin ! Peu m'importe l'opinion des passants.

La femme, m'a-t-on dit entre autres choses, doit une reconnaissance éternelle à l'homme qui lui donne le pain quotidien. Oui, c'est vrai dans certains cas. C'est vrai chez l'ouvrier honnête, chez l'homme qui, maltraité par le sort, peine dix à douze heures par jour pour élever sa famille et se sacrifie pour elle. On trouve dans ce que les grands de la terre appellent la basse classe, de ces dévouements sublimes au devoir et on en trouve beaucoup. Mais cela se passe-t-il ainsi parmi cette classe orgueilleuse à laquelle j'appartiens, et qui a mérité son nom de moyenne, parce qu'elle est petite en tout.

Là, c'est la femme qui est la partie active et travaillante de la famille ; c'est elle qui est l'esclave et esclave sans espoir d'affranchissement. Monsieur est employé ; il va tranquillement à son bureau, à son magasin, il travaille le moins possible ; il rentre : quand il rentre, il mange, fume,

boit et crie presque toujours. La femme, elle, orgueilleuse souvent, mettons toujours, a peut-être le tort de vouloir trop briller. On doit lui pardonner, car elle est la première à en souffrir. Il lui faut soigner son ménage, seule, car les domestiques sont rares et chers ; il lui faut travailler depuis le matin jusqu'au soir, sans arrêt, sans repos, sans fêtes, sans dimanches. Le maître, lui, ne doit jamais être négligé ; il ne le permet pas. Cinq minutes de retard suffisent à l'irriter, dix minutes l'exaspèrent ; au quart d'heure il se lève. Bang ! La porte se ferme avec fracas : monsieur va noyer son chagrin au salon le plus voisin.

Regardez froidement, sans parti pris ; comptez les familles ruinées par la faute de la femme et celles perdues du fait du mari, et vous verrez de quel côté penche la balance. La femme, c'est la fidélité quand même et toujours—je ne ferai pas à mes lectrices l'injure de compter les autres pour quelque chose—c'est la fidélité du premier au dernier jour, à travers tout et malgré tout. L'homme se débauche : il boit ou joue sa fortune, son salaire, peu importe ; la femme reste fidèle au devoir. Elle pleure, mais en silence ; elle défend quand même celui dont elle porte le nom. Elle le défend avec acharnement contre les amis, les parents, les indifférents, et souvent, chose terrible, contre les enfants. Aussi bien elle a raison d'agir ainsi, car les hommes lui donnent toujours tort. Quand une de nous, aigrie par la souffrance, par le chagrin, à bout de force et de courage, laisse échapper une plainte, on entend dire de tous côtés, avec une unanimité touchante : tant pis pour elle, elle n'a pas su s'y prendre. Les femmes heureuses, on en trouve, c'est vrai, mais on peut être assuré d'une chose, c'est qu'aucune d'elles n'a volé son bonheur.

Me voilà loin du sujet que je m'étais proposé de traiter, ou du moins de la réponse que j'avais l'intention de faire à mon correspondant Bozart.

Franchement, je ne sais que lui dire. Faire pénétrer une idée généreuse chez les classes privilégiées, attendre ceux qui tiennent l'assiette au beurre, est-ce possible ? Je ne sais ; on peut toujours essayer, quand ce ne serait que pour l'étrangeté de la chose.

Tout d'abord, avons-nous des artistes parmi nous, sommes-nous d'une race capable d'en produire ? Je dis oui, et je le prouve.

Nous sommes Français et c'est la France qui a tenu et qui tient encore la première place dans les arts. C'est à Byzance qu'ont été faites les premières manifestations artistiques de la civilisation chrétienne. On en était aux tâtonnements, l'Évangile n'ayant pas encore accompli toute son œuvre. Chassé par les Musulmans, l'art se réfugie à Rome et dans toute l'Italie. Le peuple est plein de foi, il est ardent, il est artiste, il produit ces merveilles éblouissantes qui sont la gloire éternelle de cette génération encore farouche et demi sauvage du quinzième siècle. D'un bond et tout d'une pièce jaillit cette légion d'artistes : hommes de génie, créateurs d'un monde nouveau qui s'appuie d'un côté sur l'Eglise et de l'autre sur la place publi-